

EMMANUEL  
RUBEN

---

La ligne  
des glaces

---



Rivages

Un jeune diplomate en herbe, Samuel Vidouble, est envoyé dans un mystérieux pays du Nord-est de l'Europe, dont il ignore tout. Dès sa prise de fonction à l'ambassade de France, on lui confie la tâche de le cartographier en vue de proposer une délimitation de ses frontières maritimes. Au fil des voyages, des trouvailles, des rencontres et des déconvenues – guidé par Lothar Kalters, un ami linguiste, et par Néva, une jeune fille ensorcelante –, il comprend que cette mission est impossible et s'en désintéresse peu à peu, gagné par une mélancolie que ne fait qu'aviver l'hiver...

Cette exploration romanesque, aussi audacieuse que singulière, des confins de l'Europe nous offre dans un style très imagé une satire troublante de la diplomatie, avec son lot d'intrigues géopolitiques, ainsi que de très beaux tableaux sur les ruines et les tragédies de l'Histoire. À travers les discussions entre les personnages surgissent de belles pages qui nous donnent à voir le véritable objet de ce récit personnel et ambitieux : une interrogation sur les lisières mouvantes du réel et de l'imaginaire.

Emmanuel Ruben est né en 1980. *La ligne des glaces* est son troisième roman.

## Du même auteur

*Halte à Yalta*, Jbz & Cie, 2010

*Kaddish pour un orphelin célèbre et un matelot inconnu*,  
éditions du Sonneur, 2013

Emmanuel Ruben

# La ligne des glaces

Roman

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions  
des Éditions Payot & Rivages sur  
[payot-rivages.fr](http://payot-rivages.fr)

Collection dirigée par Émilie Colombani

© 2014, Éditions Payot & Rivages  
106, boulevard Saint-Germain – 75006 Paris  
ISBN : 978-2-7436-2749-2

*Pour Riva Schefer*



# I

---

## Gel

*Enlil, le roi de tous les pays, le père de tous les dieux,  
par sa ferme parole, délimita la frontière [...].  
Mesalim, le roi de Kish, la mesura à la corde  
d'arpentage [et] y érigea une stèle [...]. Entemena, le  
prince de Lagash, eut beau envoyer des messagers à Ila  
au sujet de ce talus, Ila, le prince d'Umma, voleur  
de domaines, diseur de vilenies, déclarait :  
« Le talus frontière... est à moi... »*

Cunéiforme sumérien, cône d'Entemena,  
vers 2400 av. J.-C., Tello  
(Irak actuel, conservé au musée du Louvre)





## FATA MORGANA

Embarqué ce matin dans le port de N. à bord du *S/S Nordost* à destination de V. Vers huit heures, le paquebot qui vient de se faufiler entre les dernières îles de l'archipel intérieur aborde le large, le brouillard se dissipe, les passagers affluent sur le pont, il fait frais, le ciel est d'un bleu pâle mais chacun souhaite admirer le panorama des îles s'éparpillant dans notre sillage – on laisse bientôt à bâbord un îlot semblable par ses couleurs à tous les autres, vert-noir des conifères, vert-jaune de quelques feuillus, rouge sang d'un petit cottage en bois qui jette sur les grosses baleines de gneiss son ponton de poupée, et comme cette terre de rien du tout derrière son grand phare blanc paraît la dernière avant la haute mer, je demande son nom – *Sandhamn*, me répond un inconnu et, traduisant aussitôt en anglais, *the sand haven*. Peu pressé de quitter le pont malgré le froid, je garde un instant les yeux rivés sur l'horizon désormais vide. Encore au moins dix heures avant V. Et voici que surgit soudain des lointains brumeux une

silhouette qui flotte sur l'eau noire – pétrolier ? ferry ? paquebot ? chalutier ? mais, non, quelque chose me dit que cette silhouette n'est pas celle d'un navire, et la silhouette se fait plus précise, insistante, pas moyen d'en détacher les yeux, on croirait une île montagneuse à la dérive qui avancerait vers nous – j'ai consulté plusieurs fois la carte et je sais qu'il n'y aura sur notre chemin pas la moindre île, aucun rocher, une fois passé l'archipel. La rive opposée, déjà ? À ma droite, un type emmitouflé dans un plaid sombre, l'air d'un habitué, se tient immobile au bastingage. Je lui montre du doigt l'île qui avance droit devant nous, dont on voit se découper les cimes. Lui : *You speak English ? French ? You are French ? Really...* Puis dans un français parfait, sans accent, les *r* légèrement appuyés : Très bien. Parlons français, monsieur. Nous appelons cette île *Gunnarsöra*, c'est un *fata morgana*, ce genre de phénomène optique est fréquent sous nos latitudes, tout le monde en est victime, moi autant que vous, et je fais le trajet plusieurs fois par an – vous trouverez même *Gunnarsöra* sur les vieilles cartes, *Gunnarsöra Gunnarsöra Gunnarsöra*, trois taches vertes ici ou là, on ne sait pas si les Anciens pensaient que cette île existe réellement ou s'ils la situaient pour mieux dénoncer qu'elle n'est qu'une illusion. Impressionné par cette explication dans ma langue maternelle, étonné de constater que la première personne qui m'adresse la parole s'exprime dans un français livresque, je reste hébété, le coude appuyé contre le bastingage glacé, me pince le bras, non, je ne rêve pas, et songeant à ce *fata morgana*, songeant à cet archipel intérieur que nous laissons

derrière nous, tenant coûte que coûte à voir dans ces mots des signes, des traces, des empreintes d'une piste à suivre, je quitte le pont, retourne dans ma cabine, m'abîme en pensée à travers le hublot dans ce vaste lavis bleu-vert qui nous berce en silence, ouvre le calepin blanc qui me sert d'agenda, pris d'un frénétique besoin d'écrire, de noter tout ça. Un *fata morgana*, ça commence bien. Où suis-je ? Où donc ai-je entendu, lu, vu quelque chose sur les *fata morgana* ? Puis, d'un coup sec, je tire le rideau. Impossible de m'endormir. Anxiété croissante. Efforts vains, désespérés, pathétiques, pour trouver le sommeil. Bribes par bribes me reviennent des rêves récurrents – comme des bouffées de fraîcheur.

## VERS LE GRAND NORD ?

Je note ces rêves à toute vitesse avant qu'ils ne disparaissent. Il y a d'abord un petit train jaune, un sacré tortillard, un brin ridicule, sa locomotive pourvue d'un fuselage de quenouille, ses wagons courts, leur toiture basse, très basse – décapotée, même, au point qu'en surgit la trogne hagarde des passagers –, et ce tortillard trotte à grands cris d'essieux, de tunnel en tunnel, de viaduc en viaduc, et de gare en gare. Sur des panneaux bleu nuit, des caractères blancs dessinent des noms très longs, tout en voyelles, exotiques. Exotiques ? Je ne sais de la langue du pays promis que des formules élémentaires de politesse mais j'ai la certitude que cet exotisme est, oui, de là-haut. Paysages bizarres. Dans une des gares, qui donne sur une espèce de forêt ferrugineuse, de taïga d'acier, un escalator s'élève en colimaçon à travers un massif de fougères rouillées, franchit d'épaisses frondaisons de ferrailles ; le petit train jaune, qui s'avère un funiculaire, tourbillonne dans ce monde métallique et vrillé, puis reparaît en trotinant de plus

belle, d'une grâce adolescente, sur des mamelons neigeux. À la fin du rêve, le petit train parvient à travers la brume en vue d'une cité en ruine, mi-gothique, mi-industrielle, avec des cheminées d'usine côtoyant, percées de meurtrières, des tours de guet ? des miradors ? car on distingue à leur pied, non pas des barbacanes mais des barbelés. Ce rêve récurrent, je l'ai décrit la semaine dernière à une psy. Elle a tenu à remonter à mon enfance. Un petit train dans votre enfance, ça ne vous rappelle rien ? Oui, comme bien des enfants, j'ai joué au petit train avec mon père, un petit train de fabrication suisse ! Le mot *ridicule*, surtout, l'a intriguée. Et une expérience *ridicule* – elle a insisté sur le mot ridicule, sur la dernière syllabe –, et une expérience *ridicule* quand vous étiez petit, ça ne vous dit rien ? Et la couleur jaune quand vous étiez petit ça ne vous dit rien ? Que lui répondre ? Que je tenais au moins deux des raisons pour lesquelles j'avais rêvé de petit train, cette nuit-là ? Primo : que la lenteur du métro m'avait fortement agacé – j'étais en retard à mon rendez-vous, trop de stations, trop de correspondances, une panne d'électricité, un accident passager. Secundo : que j'avais passé l'après-midi à feuilleter des brochures touristiques empruntées à l'ambassade du pays où me voici affecté. Les forêts de hautes grues multicolores des paysages portuaires m'avaient laissé une vive impression et je m'étais attardé sur un article illustré d'une photo en double page : un petit train jaune avec à l'arrière-plan – superbe, aérienne, indigo – la mer.

Dans le second rêve récurrent, de retour d'un Venezuela où je n'ai pourtant jamais mis les pieds, je passe au ministère, on me confirme mon petit exil volontaire – en sortant de la rue La Pérouse, le sourire idiot sous la drôle de moustache qui me donne un air plus romanesque que diplomatique, j'entre en fanfaron dans la première librairie qui se présente, achète une carte, la déplie dans le métro sous des regards interloqués. La mine d'un critérium pointe – ou dessine ? – un petit archipel tout au nord de l'Europe. Apparaissent les paysages, comme si les pans de la carte, à force d'être scrutés, lissés, pliés, dépliés, s'ajouraient – des arbustes ensevelis sous la neige, du blanc, rien que du blanc, la mer gelée. Paysages avant-coureurs de toundra, de banquise, de Grand Nord.

Quelques heures plus tard, je vérifie que mes rêves sont à mille lieues de la réalité. Une terre déjà vue : telle est la première impression qui se grave dans mon cerveau à l'approche du rivage. Retombe d'un seul coup, face aux premiers paysages aperçus depuis le bastingage, toute l'excitation du départ, qui m'a tenu en éveil pendant les douze heures de la traversée. J'ai rêvé des nuits et des nuits du Grand Nord et le sentiment que j'ai, tout à coup, c'est de caboter tranquillement en Méditerranée. Comme si l'on ne quittait jamais sa petite Méditerranée mentale.

## OSTALGIA

Fuir le monde d'Est en Ouest ou du Nord au Sud est l'un des sports les plus pratiqués de la jeunesse européenne. Pour ma part, je file à rebours de mes contemporains – j'ai fui les États-Unis pour le Canada, le Canada pour l'Italie, l'Italie pour la Turquie, la Turquie pour ici. L'Occident, l'Ouest – ou mettons, ce que j'en ai vu, cet immense *Midwest* qui va de Vienne, Autriche à Denver, Colorado – a pris pour moi la figure d'un cauchemar aseptisé qu'il faudra désormais tenir à l'écart de ma boussole intime. Revoir la France m'effraie chaque fois que j'y dois faire halte, comme nous effraie le souvenir d'un visage que nous aimons trop, qui vieillit, qui pâlit, qui grisonne et blanchit plus vite encore que nous ne pouvions l'imaginer. Je me suis rêvé tour à tour Iroquois, Romain, Turc, Araucan ; aucun de ces rêves ne s'est concrétisé ; de ces tentatives avortées de devenir un autre, j'ai gardé une barbe de trois jours, des cheveux longs noués en catogan, et la mauvaise élégance italienne – chemise à rayures, col dur



amidonné. C'est sur le pavé stambouliote que le besoin m'est venu de repartir vers le Nord. Par quarante degrés à l'ombre, la chemise trempée de sueur, rasant les murs, guettant la moindre encoignure, comment ne pas rêver Sibérie, Laponie, Groenland, Kamtchatka ? Repartir vers le Nord, oui, mais ne surtout pas, pour rien au monde, rentrer en France. D'avoir passé le plus clair de son temps, là-bas, le nez dans des bouquins, à rédiger des rapports, à composer des notes de synthèse, vous fait oublier que c'est un pays où l'on peut vivre, aimer, rêver, respirer. Enfin je savais qu'à l'avenir, la France ce serait Paris et je cherchais à repousser le plus loin possible le jour fatidique où il me faudrait débarquer là-bas, dans cette métropole inconnue que j'imaginai grouillante de désirs sous ses jupes grises, où je devrais me mêler anonyme à la foule anonyme, et dont le seul nom, Paris – gonflé de l'écho de trop de lectures, de la fermentation de trop d'ambitions, de fantasmes, de rêves inassouvis –, m'intimidait. Istanbul ! Errer de longues heures durant dans ses ruelles pavées, ses passages couverts, ses bazars, ses jardins, ses mosquées, ses cimetières, les recoins mal famés où l'herbe et les figuiers surgissaient des caniveaux – errer de la sorte m'avait suffi les premiers mois, je me croyais comblé, le soleil et le vent ne relâchaient jamais leur étreinte, j'étais captif de cette Porte d'Orient, de ce ventre à touristes, de ce vaste palais de Circé où je n'écrivais pas, ne lisais pas, n'étudiais pas, ne rêvais pas. Et puis l'été venu, le vent tiédissant, le soleil de plomb que réfléchissait la verroterie environnante m'avait cloué – et voilà que j'étais pris par bouffées d'une étrange nostalgie :

mon petit bocage natal m'apparaissait au fin fond du Bosphore, avec ses murs de torchis, ses brouillards sans vaisseaux, sans voiliers, que le fleuve étalait le matin, dont affleuraient à grand-peine, vers midi, les cimes bleutées des Alpes. Repartir vers le Nord, par pitié, peu importe où, pourvu qu'il y ait plus de verdure et moins de chaleur. C'est un des jours les plus torrides de la fin de l'été que j'ai accueilli la nouvelle inespérée de mon affectation. Petit tressaillement de joie ; sourire de mon entourage – mais bon sang, qu'est-ce que tu vas foutre là-bas ? Difficile de dire les vraies raisons qui m'ont fait accepter, à vingt-cinq ans, un poste dans une ville inconnue, dans un pays inconnu, sous des latitudes peu propices à l'idée de douceur et de volupté qui s'attache d'ordinaire aux voyages. Le besoin de partir pour des contrées dont nul ne savait rien ? En Italie, aux États-Unis, au Pérou, en Turquie, j'avais vécu dans des villes qui étaient trop de livres, trop de couplets, trop d'images. J'avais besoin d'un de ces *pays sans légendes*, fût-il condamné, comme disent les poètes, à mourir de froid. Ce que j'ignorais, c'est que les pays sans légendes n'existent pas – que tous les coins de terre se valent, que l'exil est un mythe, l'asile notre séjour.

Il est temps de décrire la ville qui sera pendant un an mon séjour. Tiré par une énième insomnie du canapé qui me sert de couche, je descends dans la rue sombre, curieux de savoir, malgré le froid, où je me suis aventuré, où je vais risquer les douze prochains mois de ma vie. M'ont toujours attiré ces vieilles cités léthargiques dont on craint d'éveiller les fantômes en

s'aventurant au petit matin dans leurs rues. Étroites, pavées, désertes, brumeuses, les rues de cette petite capitale me rappellent dès le premier abord Amsterdam. Privée de ses cyclistes et de ses grandes bicyclettes noires, la ville que je découvre à mon réveil, avec le réseau concentrique de ses ruelles et de ses canaux, pourrait être hollandaise et cette impression se confirme quand je surprends, toute à sa toilette, dans sa vitrine, sous un néon rose, une prostituée. À sa vue s'envole l'image angélique et blondinette que je me faisais des autochtones du métier : c'est une femme plantureuse, la peau couleur d'argile, le ventre feuilleté de plis, les cuisses maculées de taches verdâtres, le visage large et lippu, le crâne aplati ; les yeux bridés trahissent une origine asiatique ; son sexe glabre est enfoui sous la chair surnuméraire, ses fesses sont d'une déesse auri-gnacienne, ses énormes seins suintent de tristesse – leurs aréoles me décochent un regard noir. Quelques mètres et quelques putes plus loin, on passe des bordels aux boîtes de nuit, des boîtes de nuit aux bars, des bars aux cafés, des cafés aux banques. Pur automatisme, je relève au passage, sur les enseignes phosphorescentes, les noms estampillés par notre paroisse planétaire : *McDonald's*, *Double Coffee*, *Stockmann*, *Philips*, *Sushiland*, *Nostalgia* – cette dernière enseigne est un vieux néon rose qui clignote pitoyablement, son initiale manquante, évaporée : *ostalgia*, *ostalgia*, *ostalgia*. Malgré la pluie qui se met à tomber à verse, je tiens à poursuivre ma ronde de jour et m'engage, pressant le pas, vers des ruelles obscures, espérant que les vieux murs boursoflés, les centaines de portes cochères, les nuées

d'encorbellements, les encoignures par milliers – espérant, oui, que toutes les bizarreries de cette architecture médiévale sauront m'abriter. Ce n'est pas tous les jours que se présente la chance de découvrir une ville inconnue. Seulement, au bout de mon errance dans tout ce dédale de venelles torves, si étroites que les toits jouent à touche-touche, ce n'est plus vraiment Amsterdam qui me revient en mémoire mais ma ville natale.

Ayant franchi un porche gravé d'une date en chiffres romains, je débouche sur un boulevard noir, bourdonnant. Toute la ville s'éveille au carillon des klaxons ; une sonnerie stridente, un vrai bruit de crécelle, me traverse les tympanes : un tramway pile, grince, couine ou râle, comme un vieillard époumoné. Une foule élégante et bigarrée en jaillit, se presse en tous sens, s'éparpille à grands pas. Et puis non, je ne suis pas dans une de nos bourgades à l'agonie, je suis bien dans une capitale. Une petite capitale d'Europe. Une Amsterdam miniature, une Amsterdam au ralenti. Sans le ronron des dynamos. Sans les rais jaunes des veilleuses qui hachent le brouillard batave. Mais avec de jolis néons roses qui n'auraient pas franchement dépareillé le *red light district*. Hommes et femmes marchent au pas, leurs talons martèlent le pavé, les grands yeux hypnotisés de ce régiment dégingandé m'ignorent – au point que je me retourne et me demande si je ne suis pas invisible, inexistant, chimérique. Grandes et blondes pour la plupart, les femmes sont rousses parfois, quand elles n'ont pas les cheveux teints dans un noir obscène, pareil à celui des perruques dont sont affublés les mannequins, là, sur le plastique beige de leurs têtes sans visage, dans

les vitrines dépourvues de néon rose. Les plus jeunes sont longilignes, en minijupes, maquillées à la truelle ; les plus vieilles sont moins outrageusement coquettes – c'est qu'elles étrennent déjà leurs fourrures, bien qu'il ne fasse pas très froid. Seraient-elles impatientes de retrouver cet hiver qui leur va sans doute à ravir ?

À l'aveuglette je m'engage dans une large avenue qui longe un parc planté de tilleuls ruisselants, leurs feuilles d'un vert fatigué, jaunissant. Bientôt, happé par la foule, pressé contre une rampe de fer, je dévale un escalier de béton qui plonge sous un carrefour chaotique. La même foule se rue au trot dans un labyrinthe de souterrains – véritable enfilade de boutiques obscures que hantent des ivrognes titubants, un fleuriste en mitaines, un marchand de fruits et légumes, un bouquiniste, un brocanteur, un clochard tapi sous ses cartons. Lorsque de grosses gouttes m'indiquent que je suis de nouveau à l'air libre, que je vais bientôt pouvoir rouvrir les narines, reprendre mon souffle, je vois se dresser une immense tour grise, décapitée par cette chape de plomb fondu ; le fanal fluorescent d'un gros cadran d'horloge flotte là-haut : la gare. À ce moment, la pluie redouble d'intensité, je cours sur le trottoir trempé en direction d'un large tunnel qui s'engouffre à l'angle de grands bâtiments vitrés. Suspendus au ciel gris, des pylônes fuligineux et cruciformes, des câbles électriques, des bornes kilométriques, des feux de position. Je m'aventure sous un viaduc ferroviaire – tout vibre, tout gronde, les rails, le ballast, ma moelle épinière, ma cervelle embrumée : un train s'ébranle, me passe sur le dos, je me bouche les oreilles. Là, nouvelle enfilade de

vitaines, mais d'un aspect vraiment lugubre – quant aux gens qui me croisent sans me voir, dans une foule qui s'étirole et ralentit sa cadence, ils ont l'air sans élégance, sans afféterie, leurs gestes sont moins décidés, moins magnétisés, leurs mines sans fards ou mal fardées, leurs regards tristes – bref, tout l'indique : ceux-là sont pauvres, très pauvres. Ici, sous ce tunnel, finissent les beaux quartiers – le viaduc de la gare, comme souvent, doit tracer la limite du centre-ville. Une soudaine sensation de faim vient contredire ma curiosité d'aller plus loin ; à cela s'ajoute l'obscur sentiment qu'il est temps de faire demi-tour ; une menace plane dans l'air, menace non pas de m'égarer mais d'être anuité là, en pleine matinée, et c'est à ce moment-là que survient une vieille clocharde en frac militaire, les cheveux gris filasse. Elle s'approche à pas claudicants, me demande l'aumône, m'invective en allemand, aucun doute, c'est bien de l'allemand, de l'allemand rocailleux, les *r* roulés, dialecte bavarois ou tyrolien, qu'elle a braillé, qui s'est échappé avec des relents d'alcool et de bière de sa gueule édentée, deux incisives taillées comme des crochets – déjà la vieille s'agrippe au parapluie que je tiens replié sous le bras, et, grimaçant un dernier *Gib mir*, me l'arrache, s'enfuit, ricanant, sanglotant. Oui, mon vieux, il est grand temps de rebrousser chemin. Mes yeux croisent alors, sur leur présentoir empoussiéré, des casquettes d'officier, lesquelles arborent toutes sortes d'insignes, de toutes les armées réelles ou imaginaires : étoile rouge, croix gammée, ramure d'élan, tête de mort. À travers un filet de camouflage, on peut lorgner dans la boutique sur le point d'ouvrir : avec un cliquetis de

réveille-matin, comme actionné sur mon passage, se lève le rideau de fer. Des piles et des piles de casquettes jetées pêle-mêle, des bérets et des chandails de matelot aux bandes bleues délavées, des vareuses vert-de-gris, des pantalons rayés d'or – faucilles et marteaux, sigles SS, étoiles jaunes, épaulettes, galons, panaches, chapkas, grenades, brodequins, kalachnikovs, revolvers, gourdes, gamelles, guêtres, gibecières, et partout, de toutes les tailles, de toutes les formes, des masques à gaz...

Paniqué, je m'arrache – au sens propre, mon blouson s'érafle contre un rideau de fer – du tunnel. La pluie a cessé. Un rayon de soleil darde à travers une trouée de ciel bleu et me laisse songer que le tunnel traversé n'existe pas, que je m'éveille d'un mauvais rêve, que je suis encore à Istanbul, Rome, Chicago, Montréal, et que bientôt, là-bas, sous les cris des mouettes, sous les tilleuls s'ébrouant au vent de midi, j'irai m'asseoir sur un banc respirer cet air vivifiant. C'est alors que se reflète sur les murs vitrés d'un grand magasin l'image diffractée d'un clocher baroque, haut, très haut, torve ou vrillé. Je pousse la porte d'un café, me dirige vers le comptoir, me renseigne en anglais, on me répond d'abord que *nobody speaks english here*, mais un homme taillé comme un bûcheron, cheveux hirsutes et grande barbe blonde, nez de boxeur, se détache de la foule, s'approche et m'apprend, en brandissant son grand index noueux et velu qu'il s'agit du clocher de la cathédrale Saint-Pierre, *Saint-Peter*, dit-il, *like in Rome, like the Vatican*, clocher reconnaissable entre tous – la vieille ville en est tout hérissée, de clochers ! – justement parce qu'il est vrillé, *because of the war, you know, because*

*they bombed the bell-tower during the war...* Mais, c'était il y a plus de soixante ans ! Songeur, les bras ballants, j'erre au hasard. Cette petite capitale européenne, avec ses vitrines où l'on peut entre deux absolutions, et en toute transparence – déguisé moitié en tchékiste, moitié en SS –, lâcher un peu de lest contre une poignée d'euros, ce serait un musée des horreurs du siècle dernier ? Et le murmure étranglé des gens dans cette ville ! Silence, marmonnements, chuchotis – leur idiome ? Et cette manière ensommeillée, mécanique, de leurs gestes ! Fatigué de marcher sans but, je m'arrête au pied d'un panneau bleu que j'imagine indiquer – partout en Europe la signalétique est grosso modo la même – un arrêt de tramway. Grimant dans le premier wagon venu, un wagon jaune, comme dans mon rêve récurrent, ignorant comment, combien, qui payer, je cherche des yeux de l'aide, un conseil. Pour toute réponse, le chauffeur aboie quelques mots dans une langue à me glacer le sang, et je dépose au hasard deux ou trois pièces sur le réceptacle saillant d'une cloison de plexiglas. Pressé par la foule grimant après moi, je sens une rampe m'enfoncer les reins – le gros bras nu qui lâche un instant sa manette et passe à travers la cloison de plexiglas a le poignet zébré de chiffres bleus.